

# Germaine Le Goff : un destin hors du commun, le combat d'une femme pour la Femme



Comisión de  
**Idioma Francés**  
CTPCBA

En este artículo, se reivindica la figura de una mujer que luchó por sus derechos y los de sus hijos en África. A través de su historia, se vislumbran la época colonial y la lucha por la igualdad en un contexto difícil en términos económicos, políticos y sociales.

| Por las traductoras públicas **Liliana Velasco y María Victoria Pinasco**, integrantes de la Comisión de Idioma Francés |

C'est grâce au journaliste indépendant et ex correspondant RFI et TV5, François-Xavier Freland, que nous avons eu la chance de connaître la vie de cette enseignante hors pair de l'Afrique Occidentale Française.

Dans sa biographie *L'Africaine blanche (1891-1986) : Germaine Le Goff, éducatrice mythique*, Freland –inspirée des mémoires de la protagoniste– nous emmène sur les traces de cette institutrice visionnaire. Elle couvre la meilleure partie du XX<sup>ème</sup> siècle et permet de découvrir l'époque coloniale du point de vue d'une enseignante dont la principale préoccupation a été d'ouvrir aux filles la possibilité de fréquenter l'école. Mme Le Goff est arrivée à Djenné, au Mali, en 1923. Consciente des évolutions du statut de la femme dans la société, elle mène en Afrique un combat qui s'inscrit dans la formation d'une élite féminine apte à jouer un rôle décisif pour l'avenir du continent noir.

« Maman Le Goff », d'après ses élèves, est née en 1891, en Bretagne, dans une humble famille de pêcheurs. Elle est devenue institutrice et après quelques années d'enseignement en France profonde, elle demande à être mutée en Afrique, avant tout parce que les préjugés du curé et de la petite bourgeoisie de son village rendaient son existence infernale. Or, tout étant encore jeune, Germaine Le Goff, née Le Bihan, arrive en Afrique dans les

années 1920 et enseigne dans un premier temps dans des écoles primaires de filles à Ségou au Soudan français. Suite à l'enfer breton, Djenné semble être un paradis, mais des difficultés imprévues associées à l'enseignement dispensé aux enfants du lieu –en particulier aux filles– ne tardent pas à la ramener sur terre. Aucune de ses élèves ne parle français et elle-même ne comprend pas les langues parlées dans la région. De plus, les piliers de l'enseignement républicain, à savoir la lecture, l'écriture et l'arithmétique, ne semblent guère appropriés aux besoins de ses jeunes élèves. Elle avait compris qu'instruire –comme en France– des filles pour un milieu inculte c'était mettre la charrue avant les bœufs, que les connaissances qu'elle enseignait n'étaient pas utiles dans un milieu comme Djenné où il n'y avait ni livres, ni journaux, ni aucune boutique vendant le papier et le porte-plume. Cette remise en question des programmes d'enseignement et de son rôle d'éducatrice la conduit à modifier son approche pédagogique et à essayer de répondre aux besoins réels de ses élèves.

En 1926, elle a été promue au Lycée Faidherbe de Saint-Louis, au Sénégal. Les problèmes administratifs les plus pressants étant réglés, Germaine Le Goff se remet à ses recherches concernant l'éducation des filles et continue à intervenir auprès des milieux éducatifs, administratifs et coloniaux afin que ces derniers ouvrent plus largement l'accès



des jeunes africaines à l'école. Dans ses mémoires, Le Goff affirme que la femme noire n'existe pas dans l'esprit du colonisateur et que sans égalité des sexes il n'y a aucun progrès possible, ni en France, ni en Afrique, ni ailleurs.

En 1932, elle est affectée au Petit Lycée de Dakar, ce qui lui permet de peaufiner le système éducatif qu'elle préconise, un système basé sur le travail, la tolérance, l'égalité et la liberté religieuse. Cette approche lui attire immédiatement les foudres de l'Évêque de Dakar, mais elle n'est plus la jeune institutrice malmenée par un curé de campagne dix ans plus tôt : femme forte et déterminée, elle ne s'en laisse plus conter.

L'arrivée au pouvoir du Front Populaire en France marque pour Mme Le Goff le début d'un nouveau chapitre de sa vie professionnelle. Un arrêté du 21 juillet 1938 institue officiellement une École Normale de jeunes filles de l'Afrique Occidentale Française et Germaine en est en toute logique choisie comme directrice.

Elle accueille, le 1<sup>er</sup> décembre 1938, la première promotion de quarante-six jeunes filles recrutées par concours à l'échelle fédérale et se fixe une double mission : éduquer la femme, instruire l'institutrice. Cette première cohorte est bientôt suivie par d'autres qui deviendront l'épine dorsale de l'enseignement primaire à l'époque des indépendances africaines.

Sous ce rapport, une ancienne élève de Germaine, Mariama Bâ, évoque avec nostalgie dans son

roman *Une si longue lettre*, l'éducation dispensée dans cette école et les ambitions de Le Goff qui n'étaient que les sortir de l'enlisement des traditions, superstitions et mœurs ; leur faire apprécier des multiples civilisations sans reniements de la sienne ; élever leur vision du monde, cultiver leur personnalité, enfin, faire fructifier en elles les valeurs de la morale universelle. Voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice.

Le discours prononcé par Mme Le Goff à l'occasion d'une invitation de ses anciennes élèves à Dakar, trente ans plus tard, résume assez bien cette tâche : « Je suis fière de mes filles. Non plus de mes élèves jeunes filles, mais des femmes, des mères, des citoyennes de pays souverains... Je sais que leurs enfants montent !... Qu'ils n'oublient jamais, ces enfants de mes filles, que lorsque je les voyais sortir de notre maison de Rufisque, je n'ignorais pas qu'elles allaient plonger dans un milieu parfois hostile qui n'acceptait pas alors l'évolution de la femme africaine... Mon seul mérite ? D'avoir fait de l'éducation et non pas de la sous-éducation pour des pays sous-développés... J'ai compris que « mes Africaines » portaient en elles des qualités profondes, des possibilités dont elles devaient prendre conscience, pour qu'elles puissent les réaliser au mieux. C'est fait. »

Oui, M. Freland, vous avez bien raison, l'histoire de maman Le Goff vaut la peine qu'on s'y arrête. Elle témoigne d'un moment important de la lutte contre l'analphabétisme et la prise de conscience d'un monde en devenir qui ne se satisferait plus des inégalités entre les sexes, trop longtemps considérées comme inéluctables. ■